GALERIE MÉDICALE.

GALERIE MÉDICALE.

N° XV.

CHERVIN (NICOLAS).

Opum contemptor, recti pervicax, constans adversus metus.

(TAC., HIST. IV, 5.)

« Quiconque exagère n'a rien dit, et celui que l'on ne croit pas n'a point loué. » (Chamfort.) Ces paroles d'un écrivain célèbre du dernier siècle doivent surtout être méditées par celui qui veut honorer la mémoire du médecin, objet de cette esquisse. En effet, raconter simplement ses travaux, sa constance, ses privations, ses souffrances et sa fin, ce serait en faire l'éloge le plus vrai et le plus complet. Essayons donc de suivre cette voie, tracée par le bon sens et la vérité. D'ailleurs un pareil exemple de dévouement à la science, de désintéressement dans la conduite, et sans doute aussi les souvenirs d'une longue amitié, pourront peut-être suppléer à ce qui manque au peintre pour tracer comme ils devraient l'être un caractère si beau, une vie si pure et si bien employée.

Chervin naquit à Saint-Laurent d'Oins, arrondissement de Villefranche, département du Rhône, le 6 octobre 1783. Ses parens, agriculteurs aisés, le firent étudier au collége de Villefranche, puis à Lyon. Cependant, l'époque vint où il

dut se décider pour une profession quelconque. Du consentement de ses parens, il choisit la carrière du commerce. Dans cette intention, il arriva à Lyon, avec une lettre de recommandation que lui avait donnée M. Fournas, beau-père du célèbre artiste Elleviou. Comme il allait présenter cette lettre à M. ..., auquel elle s'adressait, il rencontra un de ses condisciples, nommé Petit, qui l'engagea à venir un instant avec lui à une leçon d'anatomie faite par M. Montain aîné. Dans cette leçon, il s'agissait de décrire le *sphénoïde*. Cet os bizarre, très compliqué dans sa forme, est, comme on sait, la clé de voûte des os du crâne. Mais le professeur en fit une description si claire, si méthodique, si élégante même, que Chervin resta frappé d'admiration. Il fut quelques jours pensif et absorbé; puis, pour me servir de l'expression d'une secte religieuse, il sentit en lui *l'impulsion de l'esprit* médical, et se voua corps et âme à l'étude de notre art. Comme il était de ces hommes de nature énergique, qui font leur voie et qui la suivent, dès le lendemain il se fit inscrire au nombre des élèves de l'Hôtel-Dieu de Lyon, et il assista avec exactitude aux cours de ce grand établissement. Peu de temps après, il vint à Paris; puis les années légales d'études étant strictement écoulées, il se fit recevoir docteur en médecine ; c'était en 1812. La *polygamie*, tel fut le sujet de sa thèse, qu'il dédia à un magistrat déjà célèbre et son ami, feu M. de Marchangy. Dans cette thèse remarquable, Chervin accumule une foule de preuves pour démontrer que cette institution convient aux climats où elle existe depuis nombre de siècles.

Cependant, à cette époque, la France était sous la menace d'une invasion, l'empire napoléonien fléchissait de toutes parts. Non seulement nos soldats périssaient écrasés par le nombre des armées ennemies, mais un fléau redoutable, le *typhus nosocomial*, en faisait succomber une grande partie dans les hôpitaux. Le gouvernement envoya plusieurs jeunes médecins pour étudier la maladie, et Chervin fut du nombre de la commission destinée pour Mayence, où le typhus sévissait avec une violence extrême. Ce fut dans cette campagne que, par un malentendu assez bizarre, il pensa être pris par l'ennemi, dont il reconnut fort à propos les vedettes et l'uniforme.

En 1815, les événemens politiques ayant ramené l'ennemi en France, Chervin prit parti parmi les *guérillas* ou corps de partisans qui s'organisèrent à cette époque. Mais voulant être utile de toute manière à son pays, il partit avec sa trousse et son fusil; bien pourvu de cartouches et de charpie, il fit le coup de feu, puis il fit des pansemens., la guerre et la chirurgie selon le temps, selon l'occasion et l'urgence, toujours prêt à secourir ses compagnons soit en exposant sa propre vie, soit en tâchant de conserver celle des autres. Déjà l'on voyait poindre cette foi du martyre, ce dévouement aux intérêts suprêmes de l'humanité qui l'ont depuis si noblement distingué. Son austère jeunesse et sa précoce maturité développèrent ensuite rapidement ces sentimens innés chez lui; car il ne se souciait guère surtout alors de faire du bruit, de soulever un peu de cette poussière que, dans son orgueil, l'homme appelle de la gloire.

La paix faite, Chervin se hâta de revenir à Paris. Son intention était d'étudier les maladies un an ou deux dans les hôpitaux, puis d'aller exercer la médecine à Lyon ou à Villefranche. Une circonstance bien minime en décida autrement. Etant à déjeûner avec quelques médecins, ses amis, on parla de la fièvre jaune; plusieurs soutinrent qu'elle était contagieuse. Chervin dit que ce qu'il avait *lu* à cet égard ne l'avait point convaincu qu'elle eût ce caractère. Qu'en savez-vous? dit un des assistans. Je pourrais, répondit Chervin, en trouver quelques preuves. A coup sûr, répliqua son adversaire, ce ne sera pas aux bords de la Seine. Eh bien! ce dernier trait, enfoncé jusqu'au vif de l'amour-propre, décida des opinions de Chervin, de sa fortune, de son temps, de ses travaux, de sa vie entière. En effet, dès le lendemain, il écrivit pour qu'on eût à vendre une partie de son patrimoine et avoir quelques fonds. Peu de temps après, obéissant à cette loi éternelle, qu'on ne fait rien de grand sans de grands efforts, muni de peu d'argent, mais d'un grand fonds de courage, de patience et d'énergie, il partit pour l'Amérique; il courut non pas à la conquête de la *toison d'or*, mais à la recherche d'une maladie dangereuse, horrible, l'effroi des Européens, le fléau des pays où elle règne.

Personne n'ignore les travaux, les fatigues, les dangers de cet illustre médecin, nous pouvons lui donner ce titre, car quiconque est utile à l'humanité agrandit la science et honore sa profession mérite à coup sûr ce nom d'illustre. Chervin, dirigé par les élancemens d'une vocation ardente, visita tous les endroits où la fièvre jaune avait régné à différentes époques. Il se rendit d'abord aux Antilles; il y exerça même la médecine, notamment à Saint-Domingue, à la Guadeloupe et à la Martinique. Il parcourut les Etats-Unis, la Louisiane, et séjourna assez longtemps à la Nouvelle-Orléans. Il s'embarqua pour Cayenne, dont le climat est des plus dangereux; il voyagea ensuite dans une partie de l'Amérique du sud, passa dans l'île de Cuba, et il resta quelque temps à la Havane. Quand il apprenait que la fièvre jaune régnait dans un pays, tout aussitôt il y courait avec le plus grand empressement: c'était pour lui le pays d'*Eldorado* qu'il cherchait. A peine arrivé, il prenait les informations les plus minutieuses, notait tout, examinait tout, les lieux, le climat, la saison, les habitudes, le régime; il interrogeait les médecins, les magistrats, les habitans de toutes les classes, jusqu'aux nègres et aux esclaves; il se faisait délivrer des certificats soigneusement légalisés de tout ce qu'il pouvait apprendre. C'était l'ardeur, l'analyse minutieuse, la scrupuleuse rigueur d'un homme qui veut connaître la vérité, la dire et la montrer dans tout son jour. S'il avait le bonheur qu'on lui confiât quelques malades atteints de fièvre jaune, il ne les quittait pas; il les étudiait et les observait jour et nuit. Bien des fois il a goûté de ces funestes déjections ou vomissemens noirs, *vomito prieto*, selon l'expression espagnole, qui épuisaient les malades jusqu'au dernier moment. Bien plus, Chervin, voulant s'assurer des désordres organiques, ouvrit furtivement des cadavres sous le soleil des tropiques et dans une température de quarante degrés; rien ne pou-

vait ni l'arrêter, ni le lasser, ni l'effrayer. Il luttait avec cette ferme et haute volonté, partage de ces hommes irrévocablement dévoués à une idée, qui veulent toucher le fond d'une question, connaître la chose en elle-même, et, s'il est possible, dans toute sa réalité, *ipsissima res*, comme dit Bacon.

Malgré ses fatigues et ses dangers, Chervin, plus heureux que le docteur Valli, ne fut en aucun temps malade de la fièvre jaune. Il avait même à cet égard la superstition de croire qu'il était dans son étoile de ne jamais en être atteint, cette maladie le connaissait trop bien pour oser l'attaquer.

Son immense récolte de faits terminée, Chervin partit pour l'Europe : mais à peine a-t-il touché le rivage, apprenant que la fièvre jaune régnait en Espagne il y courut en toute hâte. Là, continuant ses recherches dans le midi de la Péninsule, il vint à Cadix, où il se trouva bloqué par l'armée de la flotte sous le commandement du duc d'Angoulême. Deux bombes françaises tombèrent sur la maison qu'il habitait. De Cadix, il se rendit à Barcelonne, où précédemment une commission de médecins français s'était exposée si courageusement aux atteintes de la maladie ; il y augmenta son répertoire de documens, de renseignemens authentiques, donnant à sa fameuse devise, *factis non verbis*, une valeur toute nouvelle ; enfin, il revint en France, chargé de trésors scientifiques amassés peu à peu, à grands frais et par d'incroyables fatigues. Son opinion était formée, et désormais formée d'une manière inébranlable. La voici le plus substantiellement possible :

Que la fièvre jaune a une origine paludéenne ; que son degré de violence et de gravité provient des circonstances d'un climat excessif ; qu'elle n'est point contagieuse ; enfin, que les lazarets et les quarantaines doivent être considérés comme onéreux au gouvernement, et essentiellement nuisibles au commerce.

Le but de Chervin était non seulement de faire prévaloir cette opinion, alors peu en faveur, mais de publier les documens qui l'appuyaient ; c'était, selon lui, le seul moyen de forcer l'erreur dans son dernier retranchement. Il vint donc à Paris, en 1824, et s'établit dans une chambre de la plus chétive apparence ; il ne voulait, disait-il, y rester que six mois tout au plus, et il l'habita près de *dix-neuf ans*, sauf un dernier changement de peu de temps, et son excursion à Gibraltar, où il fut envoyé en 1828, pour y étudier une épidémie de fièvre jaune, avec M. le docteur Louis et le professeur Trousseau. Chervin n'ignorait pas que les opinions contraires à la sienne étaient encore puissantes, pour plusieurs motifs ; mais il n'hésita pas à les attaquer hautement et directement, à déclarer la fièvre jaune non contagieuse, et par conséquent l'inutilité des lazarets et des quarantaines. Ce fut là son vœu, son but unique, le mobile de ses efforts, le principe de ses écrits, son affaire principale, son *delenda Carthago*. La différence des caractères se justifie sans doute par la différence des organisations et de l'éducation, mais aussi par les influences si sérieuses, si décisives des circonstances et des événemens ; Chervin en est le témoignage le plus manifeste. Da

ses voyages, il avait fait preuve de courage et de force; il fit voir les mêmes qualités, mais sous une autre forme. Pas un instant il ne douta de la victoire, car il faisait l'honneur aux hommes de croire que ce qui est réellement utile ne pouvait être ni longtemps, ni efficacement combattu. Son énergie passionnée, sa ténacité contentieuse, son argumentation pressante, incisive, libre, franche et nette, fut d'abord remarquée; il attaquait sans relâche ses adversaires, il les étreignait, les pressait, les harcelait, les accablait par une masse de faits, de preuves, de documens, d'autorités, de citations difficiles à réfuter. Jamais, peut-être, le ceste de la polémique scientifique ne fut manié avec plus de force, plus d'habileté et de persévérance; c'était l'éloquence grave et mesurée de la science et de la raison élevée à ce point qui saisit l'esprit, qui captive l'intérêt et dompte les préventions. Lorsqu'un nouvel adversaire se présentait dans la lice, *osant* avancer la contagion de la fièvre jaune, tout aussitôt notre athlète infatigable se présentait pour l'attaquer, le sommant au nom de la science, de l'humanité, de déduire ses faits et ses preuves, qu'il réduisait bientôt à la nullité, à l'absurde, bien qu'il n'ait jamais eu recours à cette polémique insultante et calomnieuse, triste ressource des cœurs méchans et des petits esprits. Du reste, Chervin, un de ces hommes rares qui possèdent une plume et une pensée libres, foulant aux pieds toutes les grandeurs d'opinion, ne tenait aucun compte de la position de ses adversaires; je sais, disait-il, honorer tout ce qui est honorable; mais aussi, dans l'occasion, « je sais mépriser Monseigneur et l'antichambre. » La vérité avant tout, la vérité par dessus tout, voilà le but qu'il voulait atteindre et frapper. Sa diction rendait parfaitement la physionomie de sa pensée; simple, austère, ferme et de bon goût, il préférait cent fois à ce brocart de style éclatant et affecté, si commun aujourd'hui, l'exposition des faits, l'argumentation substantielle, vive et pénétrante, qui toujours marche droit, démasque le sophisme, sonde et découvre en tout sens le vide et le creux.

Avec une opinion si hautement prononcée, avec une dialectique si vigoureuse, Chervin dut trouver des adversaires, des embarras, des entraves, des tracasseries, des déboires, des inimitiés, sourdes et patentes; rien ne lui manqua sous ce rapport; on le regarda comme un brouillon, un novateur, presque comme un anarchiste; on traita sa manière libre et hardie d'énoncer son opinion, de franchise hors de propos, d'intempérance de sincérité, dignes de blâme; mais il s'attendait aux difficultés, aux dénégations plus ou moins hostiles; aussi n'en fut-il point étonné. Je suis assez fort, disait-il, pour braver l'injustice, l'ingratitude, la malveillance et même la misère, cet implacable ennemi de l'homme social; eh bien! je saurai tout supporter, et il a tenu parole. D'ailleurs, sa vie austère, la simplicité de ses goûts, garantissaient l'indépendance de son caractère. Il fit face à tout; les brochures, les mémoires, les rapports, les lettres publiques et particulières, les dissertations, les articles de journaux, les pétitions à la Chambre, etc., coulèrent de sa plume avec une abondance, avec une verve intarissables. Plus la controverse devenait vive, épineuse, plus Chervin déployait de moyens,

de ressources, plus il développait de ferme et saine raison, pour donner à ses idées sur la fièvre jaune cette force de sens, cet éclat de démonstration qui les fit passer de l'état d'opinion à celui de principe et de vérité scientifique reconnue. Toutefois, malgré les entraves qu'on lui opposait et ses embarras multipliés, il obtint de belles compensations. Ayant soumis l'examen de ses documens à une commission de dix-huit membres de l'Académie de médecine, cette commission déclara presqu'à l'unanimité que ces documens, d'une grande valeur, devaient être considérés comme des preuves de la non contagion de la fièvre jaune, et cette conclusion fut admise par l'Académie, après une discussion aussi longue qu'animée. Peu d'années ensuite, et d'après un excellent rapport de M. Magendie, Chervin reçut, de l'Académie des sciences, un prix de dix mille francs, de la fondation Montyon. En 1832, il fut nommé, à une grande majorité, membre de l'Académie royale de médecine, où il comptait de nombreux amis; des journalistes, gens de cœur et d'esprit (1), lui ouvrirent largement les recueils qu'ils dirigeaient. Déjà, à son retour de Gibraltar, il avait obtenu la décoration de la Légion-d'Honneur.

Bien plus, le gouvernement, abandonnant les erremens d'une routine ombrageuse, peu en rapport avec les connaissances actuelles, accueillit en partie les idées de Chervin. Des ordonnances, en date du 4 avril, du 11 juin 1835 et du 13 novembre 1839, modifièrent les réglemens sanitaires relatifs aux quarantaines, en les réduisant considérablement. Mais, ce qui flattait surtout notre célèbre confrère, ce qu'il plaçait au-dessus de toute récompense, c'était de voir que l'opinion de la non contagion gagnant de plus en plus dans l'esprit public, il serait possible de briser tout à fait le joug *quarantenaire*, si pesant, si onéreux au commerce. Aussi, malgré ses succès, Chervin n'était pas homme à abandonner son entreprise; il connaissait trop bien le grand principe qu'il n'y a rien de fait tant qu'il reste encore à faire. C'était même là un des plus beaux côtés de son caractère, si remarquable sous tant de rapports.

Ce serait certainement dérober à Chervin une partie de sa gloire de passer sous silence toute la grandeur morale de ce philosophe-médecin. Un sage de l'antiquité a dit : *Celui qui s'est fait un caractère sait tout ce qui lui arrivera*, et ces prophétiques paroles sont en tout applicables à Chervin ; dans les diverses circonstances de sa vie, il en a éprouvé les bons ou les dangereux effets. Or, le trait le plus distinct, le mieux prononcé de son caractère, était la fermeté, c'est-à dire une énergie à l'épreuve de tous les labeurs, de toutes les fatigues, de toutes les injustices. Juste, honnête, bienveillant, Chervin montrait, dans les actes ordinaires de la vie, cette tranquillité, cette sérénité stoïque qui annoncent une probité pour ainsi dire innée et la longue habitude de vivre en paix avec ce démon familier qui s'appelle *la conscience*. Il n'est peut-être pas

---

(1) MM. Raige-Delorme, Fabre, Miquel et J. Guérin.

d'homme qui ait plus scrupuleusement réglé ses actions d'après ses principes, et ils étaient sévères. Aussi, quel caractère simple et ferme ! quelle mâle allure de cœur et d'esprit ! quelle vaillance, quelle liberté de la pensée ! De là cette modestie fière, cet orgueil plein de candeur, bien différent de l'orgueil de ceux dont l'amour-propre s'entoure de précautions et de raffinemens. Une chose digne de remarque, c'est qu'il y avait pour ainsi dire deux manières d'être dans Chervin ; si l'on entrait dans le cercle de ses idées scientifiques, absolues, exclusives, on se trouvait en face d'une personnalité ardente, irritable, hérissée, toujours disposée à une indomptable résistance ; hors de ce cercle, se voyait l'homme doux, coulant, aisé à vivre. Personne n'a mieux compris la nécessité, la fatalité du devoir, la logique de l'honnête, la protestation *quand même* de la probité contre l'intrigue ; aussi, nul ne sut, mieux que Chervin, supporter les maux de la vie, les injustices, les petites déceptions, avec une complète résignation. En causant *cœur à cœur* avec lui, on remarquait parfois cette expression d'ironie mélancolique, familière à ceux qui ont vu de près les hommes et commencé la vie par des mécomptes. Jamais on ne trouva en lui cette misérable apathie, caractère de l'égoïsme énervé de certaines gens. Ce ne fut pourtant pas le juste opprimé, réduit à lancer en tombant de la poussière contre le ciel ; Chervin, doué d'une héroïque rudesse de sentimens, savait au contraire, dans l'occasion, repousser l'injure et l'agression. Mais, dans ce cas, ce n'était jamais pour ses intérêts particuliers ; aussi, à notre époque d'ambitions si pressées, de convoitises si âpres, si personnelles, son indifférence presque ascétique pour la fortune étonnait comme une flagrante accusation contre cette fureur de places et d'argent qui pousse et enivre la foule de nos contemporains. Chervin fut réellement un de ces modèles du vieux temps des mœurs sévères ; il eut une organisation morale tout à fait en dehors des types ordinaires. On peut dire que ce fut un honnête homme dans toute la grandeur et la magnificence de la chose, car il eut cette fleur d'or de bonne foi, de droiture et de raison qui en sont la base et la racine. Quand on le voyait agir, demander, solliciter, intriguer même, n'épargner ni pas, ni démarches, ni écrits, ni dépenses, qui n'aurait pensé qu'il s'agissait de lui et de ses propres affaires, d'une récompense, d'un emploi lucratif à obtenir ? Nullement : le but de tant de soins était le bien public ; il s'agissait de faire avancer la science, d'éclairer l'autorité, de ménager les finances de l'état, d'épargner des millions au commerce ; et lui manquait de tout. Aussi sa vie et sa mort seront toujours un grand enseignement pour les hommes qui se vouent pleinement au bien de l'humanité, au culte de la science ; on y trouvera un exemple d'abandon, de dévoûment, d'autant plus frappant qu'il est original et, pour ainsi dire, *sui generis*.

En considérant l'ensemble de ses qualités morales, on peut assurer que le caractère et le cœur dominaient évidemment. Son esprit était droit, juste et logique, mais négligé dans sa culture sous plusieurs rapports ; il avait l'esprit du bon sens, c'est-à-dire l'esprit le meilleur et le moins cherché. En homme tout à

fait pratique, la pensée de Chervin se renfermait strictement dans l'utile et le nécessaire, dans le résultat certain et le matériel ; aussi fut-il à peu près étranger à la philosophie, aux arts, aux lettres, c'était à ses yeux autant de futilités; on eût dit que le compas de son intelligence ne pouvait s'ouvrir passé un certain angle. Il y avait, en effet, dans la direction de son esprit, plus de fixité que de ressources, plus de ténacité que de variété; de la force, de la puissance, mais peu de liant, de finesse et de souplesse. Toujours prêt à défendre l'utile, le beau, l'ingénieux ne le charmaient pas; il avait quelque chose de ce rude bon sens de Franklin, qui disait : « J'aime mieux un dindon qu'un aigle. » Ami constant, généreux, plein d'âme, il en prodiguait les preuves dans l'occasion ; mais il arrivait souvent que les formes lui faisaient défaut, en sorte qu'on a pu dire de lui, comme d'un homme célèbre du dernier siècle : qu'il était très *effectif* en amitié, mais peu *affectueux* dans les apparences. Ses nobles et belles qualités sont ainsi restées plus d'une fois cachées dans son cœur, et par cela même peu connues. Il en fut de même de son esprit; tout entier à son but, à son idée, à son projet, peut-être s'est-il laissé aller trop de temps à une polémique sans fin, ni relâche; il y épuisa son temps, sa bourse et sa santé. Comment rassembler maintenant, coordonner ses recherches, ses principes, ses vues, disséminées depuis vingt ans dans une foule d'écrits, de brochures, de rapports, etc.? Lui seul pouvait en former un corps de doctrine; c'est un ouvrage qui manque à la science, c'est un monument qui manque à sa mémoire. Sans doute la vérité s'endurcit sous le marteau, il faut frapper fort et longtemps; mais quand les principes sont connus, pourquoi tarder à les réunir en faisceau pour leur donner plus d'éclat, de force et de durée?

Il est probable que Chervin eût accompli ce dessein si quelques années de plus lui eussent été accordées; surtout si sa vie militante, active, pénible, eût été tempérée par un peu de bien-être. Mais véritable martyr de son idée, toujours prêt à pousser le dévouement jusqu'au sacrifice, jusqu'à la misère, jusqu'à la mort, il ne voyait rien au-delà. Toutefois, comme les premiers chrétiens, plein de foi et d'espérance, il aimait à dorer les sombres nuages de sa mauvaise fortune par la perspective d'un avenir plus riant. N'ayant ni patrimoine, ni emploi, ni clientèle, ni protecteurs puissans, simple dans ses goûts, content de peu, uniforme dans sa vie, il n'avait d'autre affection, il ne se passionnait que pour la fièvre jaune qu'il avait comme personnifiée, et qu'on appelait sa compagne, son *héroïne*; le reste lui était égal ou indifférent. Aussi le besoin de tout se fit sentir, car le modique jeton de l'Académie de médecine était son unique ressource. Chervin eut donc dans les derniers temps à lutter contre les trois plus grandes afflictions de l'humanité, la maladie, la vieillesse et la pauvreté, triple Euménide contre laquelle les hommes sont ordinairement sans énergie. Mais Chervin fut toujours le même : l'adversité le trouva armé de force et de patience; rien ne changea dans ses travaux, dans ses vues, dans ses habitudes; aucune plainte, aucune récrimination n'eut lieu de sa part, soit pour déprimer *ce qui est*, ou

pour exalter *ce qui devrait être*, soit contre les hommes plus favorisés par la fortune. En aucun temps, il n'eut de jalousie ou d'envie contre un de ses confrères; jamais il ne jeta un regard de convoitise sur les positions opulentes, jamais il ne fut exposé au tourment de cette bile médicale si âcre, si corrosive dans certains cas. Hors le point scientifique de la non contagion de la fièvre jaune, il savait souffrir et se taire, sans effort, sans jactance philosophique, comme s'il était prédestiné aux vertus crucifiantes, comme si c'eût été son lot, son destin à accepter. Est-il rien de plus élevé, de plus digne, de plus sacré qu'une semblable pauvreté, fière et silencieuse avec les indifférens, ou qui confie dans le sein d'un ami des privations courageusement, quoique douloureusement souffertes? Sa vie bien que calme à la surface, égale en apparence, discrète par le dehors, fut néanmoins tout un drame douloureux accompli dans les profondeurs intimes de l'âme. N'est-ce pas pour de tels hommes qu'on a des souvenirs, des regrets qui durent toute la vie, et Chervin est de ce petit nombre d'élite. Qui pourrait en effet oublier cet illustre médecin, quand on l'a vu dans son *petit garni*, avec son triste foyer, ses meubles plus que modestes, sa bibliothèque composée de deux planches, sa vaste malle poudreuse renfermant ses trésors, c'est-à-dire ses documens recueillis au prix de sa fortune, de son repos, de sa santé, de sa vie, sur une infinité de points du globe? et pourtant cette existence si modeste, si humble, si précaire, qui s'achemine péniblement de douleur en douleur, d'obstacle en obstacle, a je ne sais quoi d'héroïque et de touchant qui vaut bien le bruit théâtral des plus brillantes destinées. Toutefois, malgré la force de son caractère, et comme sa délicatesse tenait de très près à une susceptibilité ombrageuse, à une fierté très irritable, Chervin eût succombé si de généreux amis, qu'il ne nous est pas permis de nommer, ne l'avaient soutenu de leurs secours. Il accepta avec reconnaissance et sans hésitation, profondément convaincu qu'il s'acquitterait promptement, soit par les profits d'une grande clientèle qu'il espérait à la Nouvelle-Orléans, soit par les actes rémunératoires, *spontanés* du gouvernement et du commerce auxquels il avait épargné tant de millions. Malgré l'expérience, on est toujours étonné de cette naïve confiance des grandes âmes, surtout à notre époque. Chervin en était doué au plus haut degré; par ses illusions, par sa candeur, il tenait sur ce point de la famille de ces utopistes qui pensent qu'être utile et laborieux suffit pour réussir, ou qui, espérant toujours, se laissent dériver à l'aventure, sur le courant des événemens, jusqu'à la pelletée de terre jetée sur leur cercueil, ce qui est la chose du monde la plus positive. Ce triste moment arriva pour Chervin plus tôt qu'on ne l'aurait pensé; il réunissait en effet les deux conditions les plus favorables pour vivre longtemps, une constitution solide et beaucoup de modération; d'ailleurs le travail et l'application l'avaient préservé de ces désirs sans but, de ces fougues d'imagination qui tourmentent la jeunesse oisive; cependant il n'a point prolongé sa carrière. Son aspect indiquait tous les caractères de la force, une grande vigueur physique à laquelle répondait cette vitalité morale

qui le fit un de ces hommes forts à l'épreuve des joies, des labeurs et des peines de la vie. Il avait dans l'ensemble ce quelque chose de grave, de sérieux, de profond, qui annonce que l'esprit est fortement préoccupé, une sorte d'austérité poussée jusqu'au rigorisme, qui veut tout ou rien, cherchant toujours un modèle absolu, très rare défaut assurément. Sa manière d'être, sa vie, ses habitudes, furent un modèle de régularité, de simplicité devenue presque proverbiale parmi ses confrères. Quelle que fût la saison, la température, il était toujours vêtu de la même façon. Sans se refuser à la conversation, il avait un éloignement marqué pour les plaisirs bruyans. Les heures si longues pour les désœuvrés étaient toujours trop courtes pour lui; aussi les ménageait-ils avec un soin méthodique, se gardant de les laisser s'envoler en distractions frivoles. Son appétit, ses repas, son hygiène, étaient réglés de manière à ne point sortir d'une stricte modération. Jamais il ne mania une carte de sa vie; il est douteux qu'il ait jamais mis le pied dans une salle de spectacle; enfin il est probablement mort dans cet état singulier et si rare dont parle Fontenelle à l'occasion de Newton. Ces détails nous ont paru dignes d'intérêt, en parlant d'un médecin célèbre, dont l'âme et le caractère, ayant je ne sais quelle physionomie d'un autre âge, lui réservent comme une place à part dans le nôtre. Nous les donnons d'ailleurs comme des éloges; or la louange qui honore le plus un homme de mérite est celle qu'il ne peut entendre.

Cependant, malgré cette vie si méthodiquement conduite, Chervin à peine sexagénaire fut atteint, le 8 février 1842, d'une hémiplégie, suite probable d'une maladie du cœur dont il avait le germe. Sa position devint plus triste encore, mais il en supporta avec patience les longues et douloureuses angoisses, et jamais il ne lui vint dans la pensée de suspendre ses travaux, d'attaquer devant le public, dans l'Académie de médecine, dans les pétitions à la Chambre des députés où son éloge eut un si beau retentissement, grace à nos confrères députés eux-mêmes, MM. Bouillaud, Dezeimeris et Richond des Brus, la contagion de la fièvre jaune, les lazarets et les quarantaines. Son but, son idée fixe, son *delenda Carthago*, ne furent pas un instant écartés de son esprit par le mal horrible qui le pressait, qui l'étouffait. Ses souffrances devinrent telles qu'il se rendit à Bourbonne-les-Bains, à tort persuadé que ces eaux thermales pouvaient le soulager. Là des soins éclairés et affectueux lui furent prodigués par un excellent confrère, M. le docteur Therrin, mais inutilement; ses maux s'accrurent, et Chervin succomba le 14 août 1843. Il vit sa fin approcher sans faiblesse de cœur, sans trouble de raison; il répondit à l'appel de la mort avec calme et sérénité, comme il faisait toutes choses.

Tels furent les derniers momens d'un homme dont la haute indépendance de caractère, l'incroyable dévouement à une idée de progrès scientifique et de bien public sont si dignes d'éloges; qui se consacra entièrement au culte désintéressé d'une vérité pénible à acquérir, peut-être plus pénible encore à propager et à faire connaître; qui, sans dédaigner la fortune ni la rechercher, vécut

pauvre, libre, fier, regardant comme un devoir l'austère immolation des satisfactions vulgaires; qui, constamment livré à ses travaux, n'ayant ni richesse, ni pouvoir, ni places, ni dignités, sut néanmoins conquérir un nom européen, l'estime unanime de ses confrères, une réputation d'honneur, de loyauté, d'élévation de sentimens, admirés de tous. Oui, il est beau de mourir ainsi, de se coucher dans la tombe sans que rien pèse à la tête et au cœur, c'est la fin d'un bienfaiteur de l'humanité, c'est véritablement le soir de la vie d'un sage.

Reveillé-Parise.

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE FÉLIX MALTESTE ET Ce,
Rue des Deux-Portes-St-Sauveur, 18.